

Panorama Canada **Un bilan morose**

Alain Dubeau

Number 161, November 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50137ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dubeau, A. (1992). Review of [Panorama Canada : un bilan morose]. *Séquences*, (161), 30–31.

Panorama Canada un bilan morose

On parle d'une crise mondiale du cinéma. Même les plus grands festivals, par la qualité globale amoindrie de leurs programmations, soulignent cette inquiétante tendance. Cannes s'américanise davantage à chaque nouvelle édition, allant jusqu'à présenter **Basic Instinct** en compétition officielle. Le nombre restreint de nouveaux venus sortis de nulle part pour s'imposer sur le marché international constitue un autre indice confirmant le malaise qui ronge la production cinématographique de la planète.

Mais qu'en est-il du cinéma canadien dans tout cela?

À en juger par l'éventail des réalisations offertes dans le cadre du *Panorama Canada*, lors du récent Festival des films du monde, notre cinéma national se porte assez mal. Pourtant, un ouvrage collectif publié en 1991 par la Cinémathèque québécoise abordait la nouvelle vitalité, issue des années quatre-vingt, du cinéma d'auteur canadien-anglais. Paradoxalement, à l'examen de la sélection 1992, on constate la mince contribution des films d'auteur. De fait, le seul participant légitime de cette catégorie se révèle par surcroît franco-québécois: **La Fenêtre** de Monique Champagne. Ce dernier s'apparente, par son récit, aux grands thèmes chers à Bergman tels que la mémoire, la remise en question de soi, la réconciliation d'un passé douloureux et d'un présent flou, etc. Le premier long métrage de Champagne possède des qualités esthétiques indéniables, notamment une très belle photographie ainsi que des décors adroitement choisis, mais on ne peut clamer son entière réussite. Il faut comprendre que les sujets énumérés plus haut ne se traduisent pas forcément par un traitement froid et distancié de la mise en scène et de l'interprétation (Anne Létourneau s'avère plutôt limitée par cette approche). Par conséquent, le drame de Virginie y perd en intensité. Un scénario plus simple n'abusant pas de la discontinuité spatio-temporelle ferait de **La Fenêtre** un film davantage touchant pour le spectateur.

Quittons ce film tristounet pour aller vers les courts métrages où l'on remarque un signe encourageant: le cinéma d'auteur n'est pas l'apanage du long métrage. **Babel** de Nathalie St-Gelais et Marc St-Pierre, sans être par définition un film d'auteur, porte toutefois la marque d'auteurs en puissance. Ce duo, qui nous a donné le très percutant **Mal de blocs**, poursuit son exploration thématique du point de vue subjectif. Dans **Babel**, on s'identifie à un bébé se promenant à travers une série de boîtes à surprise qui, en fait, dévoilent les multiples pressions extérieures déjà présentes dans cette période baignée d'innocence. L'excellent travail sur le son et le fort sentiment de plénitude qui se dégage de **Mal de blocs** et **Babel** en font des oeuvres à part entière. Vite un long métrage!

Évidemment, la timidité du cinéma d'auteur canadien au Festival s'explique par l'absence de réalisations de cinéastes comme Egoyan, Rozema, MacGillivray ou Madin, pour ne nommer que ceux-là. Au-delà de cette curieuse carence, la principale inquiétude prend sa source dans la prépondérance de mauvais films de genre.

Que ce soit la science-fiction (l'abominable **Strange Horizons** de Philip Jackson), le thriller psychologique (le désolant **A Cry in the Night** de Robin Spry) la comédie (**Vita Cane** de Carlo Liconti) ou le drame fantastique (**Search for Diana** de Milad Bessada), une observation réunit toutes ces productions: un déplorable amateurisme. Cette caractéristique adopte plusieurs formes. Dans le cas de **Search for Diana**, la réalisation accumule les cadrages inadéquats et la trame sonore est mal utilisée. Résultat? L'évacuation de l'envoûtement potentiel des scènes de danse. Pour **Strange Horizons**, mentionnons simplement que lorsqu'on a peu d'argent pour faire un film, il faut autant que possible éviter les épopées galactiques... Le script de **Vita Cane** témoigne d'une grande mollesse et démontre que l'improvisation ne suscite pas nécessairement le rire. Enfin, le cas Spry fait davantage problème. On est ici en face d'un homme expérimenté ayant fait ses preuves. La foudroyante prévisibilité de son adaptation du roman **A Cry in the Night** de Mary Higgins Clark élimine toute possibilité de tension. Il n'y a rien de plus pathétique qu'un thriller raté se prenant au sérieux. Le spectateur se dit alors qu'il vaut mieux en rire.

Heureusement, certains films parviennent tout de même à se démarquer.

Il en va ainsi de **Rue Ste-Catherine Est... to West** de Georges Dufaux. Ce documentaire approche nos éternels problèmes linguistiques à travers l'histoire d'une des principales rues de Montréal. L'idée est séduisante et sert bien le propos du cinéaste d'illustrer, à partir de souvenirs personnels, les changements subis par la société québécoise depuis la fin des années 50. Notons au passage la pertinence de ce film par rapport à celle, minime, des **Amoureux de Montréal** de Jacques Giraldeau qui signe un déprimant témoignage poétique sur la métropole.

D'autres documentaires tels que **Francoeur: Exit pour nomades** de Pierre Bastien et **Hurtubise** d'Hugues Mignault proposaient des portraits d'artistes assez réussis (par opposition à la bande-annonce de longue durée **Clive Baker: The Art of Horror** de Chris Holland). Le premier vaut surtout pour sa



forme originale et son rythme dynamique alors que le second, à l'image du peintre, se signale par sa simplicité et son humilité.

Un retour du côté des longs métrages de fiction nous permet de dénicher quelques bons divertissements, sans plus. Il s'agit là d'un autre symptôme évoquant le malaise abordé en introduction. Que faire de films commerciaux au succès incertain? Certains passeront bien le test du petit écran (*Mothers and Daughters* de Larry Kent, *North of Pittsburgh* de Richard Martin), tandis que d'autres bénéficieront peut-être d'une brève carrière sur vidéocassette (*The Portrait* de Jack Darcus). Quant à *Secret Nation* de Michael Jones, il court la chance, s'il sort à temps, de profiter de la turbulence politique qui règne partout au pays. Ce film, qui appartient à la tradition des bons thrillers politiques canadiens, raconte la quête de Frieda Vokey pour faire éclater la vérité sur l'entrée de Terre-Neuve dans la Confédération, en 1949. La prétendue indépendance du peuple terre-neuvien, à la lumière du contexte constitutionnel et du référendum national, confère au film une brûlante actualité. La mise en scène de Jones exclut les temps morts et sacrifie une partie de vraisemblance au profit de l'efficacité. On ne s'en plaindra pas! Enfin, *Home Movies* de Fred Frame propose un voyage ludique dans le monde de la création cinématographique qui n'est pas pour déplaire aux

amateurs de «films-dans-le-film». Bernard et Bob, respectivement producteur et scénariste, écrivent leur film tout en l'interprétant, mais sans qu'il y ait de tournage... *Ils jouent à se faire leur cinéma!* Sans être parfait, ce premier long métrage comporte de belles et nombreuses qualités. L'atmosphère qui anime le film, à mi-chemin entre la comédie et le film noir, est habilement créée grâce à la confusion entre la réalité et la fiction. Elle gagne le spectateur pour l'emporter dans le tourbillon des revirements s'offrant à lui. Une bande sonore agréable très présente et de jeunes acteurs sympathiques sont des atouts supplémentaires qui font de *Home Movie* un très joli film.

Il va sans dire que les impressions décrites plus haut sont généralement pessimistes. Cela ne signifie pas que le cinéma canadien soit irrécupérable. Il n'y a pas de mal à viser le succès financier, car on sait que le cinéma est devenu une vaste machine à sous. Cependant, la loi des nombres et la superpuissance hollywoodienne jouent contre nous. À défaut de suggérer des productions dignes des standards imposés par l'industrie, peut-être vaut-il mieux renoncer au lucratif marché et chercher notre identité ailleurs.

Alain Dubeau

Mothers and Daughters de Larry Kent

